

J'avais un beau ballon rouge

ANGELA DEMATTÉ

J'avais un beau ballon rouge

*Traduit de l'italien par
CAROLINE MICHEL et JULIE QUÉNEHEN*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été créée le 15 janvier 2013 au Théâtre de la Manufacture, centre dramatique national Nancy-Lorraine, dans une mise en scène de Michel Didym avec Romane Bohringer et Richard Bohringer.

Titre original

Avevo un bel pallone rosso

© Angela Dematté, 2009

Ce texte a été traduit avec le soutien
de la Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-376-1

*J'avais un beau ballon rouge et bleu, qui
était ma joie et mon délice à moi. Son fil a
cassé et il s'est envolé, tout là-haut, là-haut,
de plus en plus haut. Ils ont de la chance au
ciel les enfants gentils, tous ces beaux ballons
s'y envolent aussi.*

J'avais un beau ballon rouge et bleu, comptine italienne.

PERSONNAGES

MARGHERITA CAGOL.

LE PÈRE.

L'action se déroule dans deux espaces : une cuisine-salle à manger et une chambre.

La maison est le lieu unique et central de l'action. Au fur et à mesure, cette maison deviendra celle où Margherita ira s'installer.

Les passages d'une scène à l'autre et d'un temps à l'autre ne sont pas réalistes.

Scène 1

Salle à manger. Le Père dort dans un fauteuil. Il a un journal posé sur les genoux.

Voix off, Margherita enfant et le Père.

MARGHERITA. – Papa¹ ?

LE PÈRE. – ...

MARGHERITA. – Pourquoi ce m'sieur dans la rue il était triste ?

LE PÈRE. – Parce qu'il avait pas l'sou pour ses pouds.

MARGHERITA. – Il était pauvre ?

LE PÈRE. – Oui.

MARGHERITA. – Et pourquoi ?

LE PÈRE. – J'y sais pas Margherita.

MARGHERITA. – Et toi, tu l'as l'sou ?

1. Dans le texte original, tous les dialogues entre Margherita et le Père sont écrits en dialecte trentin. (N. d. T.)

LE PÈRE. – Oui, Margherita, dors.

MARGHERITA. – ... Papa ?

LE PÈRE. – Hmm.

MARGHERITA. – Pourquoi les m'sieurs méchants y volent ? Qu'on les attrape toujours à la fin !

LE PÈRE. – Non qu'on les attrape pas toujours.

MARGHERITA. – Ah non ?

LE PÈRE. – Dors maintenant...

MARGHERITA. – Pourquoi qu'y avait des m'sieurs qu'étaient méchants ?

LE PÈRE. – ... Pt'être à cause que leurs parents les avaient pas dans le cœur...

MARGHERITA. – Pourquoi ?

LE PÈRE. – Pt'être à cause qu'ils étaient méchants.

MARGHERITA. – ... Et y pouvaient pas devenir gentils ?

LE PÈRE. – ... Quelqu'fois si...

MARGHERITA. – Et comment qu'on fait pour y faire devenir gentils ?

LE PÈRE. – Faut dire son rosaire à la Bonne Mère...

MARGHERITA. – ... Papa ?

LE PÈRE. – Hmm.

MARGHERITA. – Où c'est qu'elle est la Bonne Mère ?

LE PÈRE. – Elle est au ciel.

MARGHERITA. – Et comment qu'c'est au ciel ?

LE PÈRE. – C'est un coin où y a pas de méchants. Où tout le monde est fin bien.

MARGHERITA. – L'est là-bas mamé ?

LE PÈRE. – Oui.

MARGHERITA. – Et aussi tonton ?

LE PÈRE. – Oui, Margherita, dors.

Scène 2

Octobre 1965

Margherita entre dans la salle à manger. Il est très tard. Minuit, ou pas loin.

MARGHERITA. – Papa... ?

LE PÈRE *se réveille mais reste un moment somnolent.* – Hmm.

MARGHERITA. – Comment va ?

LE PÈRE. – Bien.

MARGHERITA. – Tu vas pas dormir...

LE PÈRE. – Quelle heure y s'fait ?

MARGHERITA. – Minuit presque.

LE PÈRE. – Qu'est-ce tu fais encore debout ?

MARGHERITA. – J'ai du travail.

LE PÈRE. – C'est l'jour qu'on bâche, pas la nuit.

(Margherita n'ajoute rien, elle cherche quelque chose.)

Qu'on attrape la mort à pas dormir.

Ta pauv'arrière-grand-mère, elle s'couchait à huit heures et s'mettait d'bout à cinq heures, eh ben elle a tenu quatre-vingt-dix printemps.

MARGHERITA. – Et toi alors, qu'est-ce t'es là à faire ?

LE PÈRE. – J'ai mes soucis, poupette.

MARGHERITA. – Des problèmes à la boutique ?

LE PÈRE. – Non... non... *(Pause.)* 'Fin... *(Il s'étire, il pense à autre chose.)*

On est rien que de passage ici-bas...

(Pause. Margherita se verse un peu de café.)

Qu'est-ce tu lichailles ?

MARGHERITA. – ... Café.

LE PÈRE. – Tu comptes faire la nuit ?

MARGHERITA. – J'ai à finir un livre.

LE PÈRE. – T'aurais pas mieux à t'lever tôt demain matin ?

MARGHERITA. – S'te plaît papa...

LE PÈRE. – Fais bien comme tu veux poupette... (*Il replie le journal.*)

Pause.

MARGHERITA, *pour se rattraper.* – Papa, tu sais, le professeur Kessler il nous a dit qu'à Rome il paraît qu'ils ont dit oui...

LE PÈRE. – À propos d'quoi ?

MARGHERITA. – Sur le fait d'y dire « sociologie » à l'université à la place de « sciences politiques ».

LE PÈRE. – Ah... jamais rien pipé à c't'affaire...

MARGHERITA. – Si dans deux mois ils nous ont pas reconnu le doctorat en sociologie, ils vont nous entendre.

LE PÈRE. – « Nous ». Qui ?

MARGHERITA. – Nous autres... J'veux dire l'université...

LE PÈRE. – Hmm... espérons qu'vous passerez pas les bornes...

(Il est sur le point de se lever, mais il s'arrête. Il s'apprête à entamer une discussion importante. Il y a longtemps qu'il voulait aborder le sujet.)

Dis voir, Margherita... ta mère elle m'a dit...

MARGHERITA *l'interrompt*. – Comment qu'y va le père Evaristo ?

LE PÈRE. – Bien, bien. Il m'demande toujours comment qu'ça va tes examens...

MARGHERITA. – Faut que je passe le voir, il va penser à mal... Et la mère Lucia, pareil, j'y rends plus visite à l'hospice... bosseigne... j'ai plus l'temps...

LE PÈRE. – Ça... j'pense bien...

MARGHERITA *l'interrompt, se met à ranger les tasses et s'apprête à sortir*. – Ces derniers examens, ils sont énormes... j'pensais pas que ça m'prendrait autant... j'garantis pas de pouvoir venir à la montagne cet hiver...

LE PÈRE. – ... j'pense bien que t'as plus l'temps...

MARGHERITA *l'interrompt*. – Faut qu'j'retourne bûcher... *(Elle s'apprête à sortir.)*

LE PÈRE. – ... maintenant qu'y a ton Renato !

Pause.

MARGHERITA. – Qui t'l'a dit, maman ?

LE PÈRE. – Ben... j'ai eu savoir...

Pause.

MARGHERITA. – Elle t'a dit quoi maman... ?

LE PÈRE. – Que c'est un p'tit gaillard à la peau mate...

MARGHERITA. – Hmm.

LE PÈRE. – ... mais finaud.

MARGHERITA. – Tant mieux.

LE PÈRE. – Elle m'y a dit aussi qu'on sait pas bien de choses de sa famille... que sa mère elle s'appelle Yolanda et qu'elle reste je sais pas où...

MARGHERITA. – À Londres...

LE PÈRE. – Mais bon, que c'est un brave gaillard.

MARGHERITA. – Hmm... Alors ? T'en penses quoi ?

LE PÈRE. – Rien. J'voulais juste te dire de prendre garde.

MARGHERITA. – À quoi ?

LE PÈRE. – ... J'veux dire... de pas faire n'importe quoi.

MARGHERITA. – S'te plaît papa...

LE PÈRE. – Travaille va, qu'il est tard.

MARGHERITA. – Bonne nuit pa'... (*Elle sort pendant que le Père parle.*)

LE PÈRE. – J'te le dis à cause que... que j'y tiens voilà... à ma grabotte...

Janvier 1966

MARGHERITA *lit.* – « Les étudiants ne veulent pas céder. Doctorat en sociologie, à tout prix.

L'occupation par les étudiants du siège de l'institut universitaire en sciences sociales continue. Les étudiants déplorent que la loi approuvée au Sénat ait gravement appauvri l'intitulé du doctorat qui, de "doctorat en sociologie", est devenu "doctorat en sciences politiques et sociales à orientation sociologique".

Les étudiants affirment que le choix de l'occupation "a pour signification de souligner l'extrême importance que revêt une telle forme de reconnaissance non seulement pour les étudiants qui sont sur le point d'obtenir leur diplôme ici à Trente, mais aussi pour le développement futur des sciences sociales en Italie".

L'envergure des difficultés actuelles du pays requiert des solutions urgentes : une intervention qui agisse en profondeur et qui, derrière les discours économiques de revenu national, d'investissement, d'épargne, touche l'aspect humain de façon extrêmement concrète. Concernant cette question, la sociologie,

précisément, pourrait donc apporter son concours de manière non négligeable.

Différentes causes sont à l'origine de cette attitude négative envers l'université de Trente : l'ignorance répandue vis-à-vis de ce qu'est et peut être la sociologie, le manque décisif de volonté politique des partis et du Parlement, ainsi qu'une mentalité étroite et conservatrice qui est contre le renouveau *a priori*, sous quelque forme que ce soit. »

Scène 3

Juin 1966

Dans la cuisine. Entre Margherita, essoufflée. Le Père est en train de faire ses comptes. C'est l'après-midi.

MARGHERITA. – Papa...

LE PÈRE *est concentré. Il fait un geste brusque. Il s'embrouille dans ses comptes. – Nom d'une p... (Il la regarde.)*

MARGHERITA. – Y a personne ?

LE PÈRE. – Elles sont aux courses. *(Il tente de s'y retrouver dans ses comptes.)*

MARGHERITA. – J'peux t'causer ?

LE PÈRE *lève la tête. – Oui...*

MARGHERITA. – Je t’annonce que dans trois ans, si tout va bien, je serai docteur en sociologie !

LE PÈRE. – Ben c’est pas trop tôt que ça prenne fin ce barouf rue Verdi !

MARGHERITA. – Cher m’sieur Cagol, vous devriez vous réjouir d’avoir une fille inscrite à la première université italienne de sociologie !

LE PÈRE. – Malheur ! J’ai oublié de dire quelque chose à ta mère...

MARGHERITA. – Quoi ?

LE PÈRE, *ironique*. – ... D’acheter une bouteille pour y fêter !

MARGHERITA. – Arrête !

LE PÈRE. – ... J’t’en prie Margherita... fais-moi finir c’tte bricole un instant... que j’vais pas m’en sortir.

Il reprend son travail.

Margherita reste là, hésitante, elle cherche les mots pour le lui dire. Le Père la remarque, la regarde.

LE PÈRE. – Quoi ?

MARGHERITA. – C’soir y a une fête... là-bas à l’université...

LE PÈRE. – Tu y sais que j’suis pas d’accord...

MARGHERITA. – Mais y aura tous les profs aussi...